



Aux sources du Karaté

*Une étude publiée sous la direction de Sensei Roland Habersetzer (Hanshi du Gembukan)
La traduction des documents chinois en japonais, et leur interprétation, sont de Sensei Tadahiko Ohtsuka (Hanshi du Gojukensha). La traduction en français est de Kyoko Momose et de Philippe Callens. (Art et Combat 4&5 – 2009)*

LES 32 FORMES DE LA BOXE DE L'EMPEREUR SONG TAIZU D'APRES LE « JI XIAO XIN SHU » DE QI JIGUANG

Roland Habersetzer est haut gradé en Karatedo, Hanshi du Gembukan (Japon) et Soke reconnu de son propre concept de Budo, « Tengu-no-michi », au Centre de Recherche Budo-Institut Tengu (Budo I{enkyukai-Tengu Gakuin) qu'il dirige à Strasbourg (www.tengu.fr). Ami de très longue date de Sensei Tadahiko Ohtsuka (élève direct et héritier de Riga Yuchoku, 1910-1994) qui lui a demandé de faire pour les « 32 postures » le même travail de vulgarisation qu'il avait déjà fait pour le Bubishi ⁽¹⁾, également à son incitation, Sensei Habersetzer nous livre dans cette étude encore inédite une importante contribution à la connaissance des racines de l'art de « la main vide » (To-de d'Okinawa puis Karatedo japonais). Celle-ci complète utilement une œuvre éditoriale exceptionnelle et largement connue, dans laquelle ce dernier a toujours intégré histoire et technique. Voici donc une autre lacune désormais comblée ...



Lǎn Zhā Yī veut dire enlever la veste d'une façon langoureuse. A savoir, cette posture est une garde virtuelle adoptée au moment de l'engagement au combat. Elle évolue en position basse (Xià Shi) et après un déplacement prompt et rapide (Shà BU), elle se termine par une frappe de la paume (Dān Biàn). Face l'adversaire, il est important d'avancer sur lui dans un état de vacuité mentale (jap.: Munen Muso). En réalisant le vide de l'esprit, la vision devient claire et les gestes fluides, ainsi il devient possible d'adapter sa technique aux changements les plus divers.

R.H. « Enlever la veste » est une allusion à la manière de se libérer du vêtement long fendu sur les deux côtés, le Chang-pao, en l'enroulant autour de soi d'un geste en réalité vif (pour impressionner voire provoquer l'adversaire) pour être libre de ses mouvements. Un peu, pourquoi pas, ce geste du tireur du XIX^e siècle au Far West qui dégageait l'étui de son revolver du manteau long qui le couvrait afin de pouvoir dégainer en un éclair... Le dessin n'est donc en rien en rapport avec une technique de combat à laquelle fait simplement allusion le texte. Nous sommes encore dans l'attente du combat. Il s'agit en fait d'une disposition mentale se traduisant par une attitude initiale résolue. Une autre interprétation (Bunkai) pourrait être une prise de position de poing caché aux yeux de l'adversaire (à la manière des prémices d'un Kakushi-zuki du Kata Wanshu originel, d'où dérivait la frappe en Age-zuki). Ce qui expliquerait la feinte haute de la main opposée pour dériver l'attention (?).



Dans l'art chinois du poing, on utilise diverses expressions pour représenter la bravoure comme « Le Coq d'Or », « Le Lion d'Or », « La Carpe d'Or ». Jin Ju Du Li est la posture du coq se tenant sur une patte et déployant ses ailes. Cette position est adoptée pour mettre l'adversaire à frapper du pied à tout moment (le pied levé peut servir indifféremment pour l'attaque ou la défense et, à partir de cette position. Il est possible de frapper du pied à tout moment). Cette garde permet aussi des contre-attaques par des coups latéraux suivis.

"Néanmoins cette posture a néanmoins des points faibles : le fait d'être sur un pied présente le désavantage de ne pouvoir attaquer ou se défendre que sur l'axe avant. En outre sur une saisie arrière, je ne peux stopper définitivement le combat qu'en tombant avec l'adversaire, me retrouvant ainsi dans la position de la « vache assise ». Il est sûr que le ci de la douleur entraînée par cette technique peut s'entendre jusqu'au ciel.

R.H. Le texte évoque malgré tout une position dominante (Du Li), sur une jambe, à partir de laquelle tout est possible. Il s'agit d'un « langage du corps », qui a survécu dans quantités de Tao et de Kata, dans tous les style, ainsi qu'en Tai Ji Quan.



Il est dit que Tàn Mǎ est une technique transmise par l'empereur Sōng Tàizū. Mǎ veut dire cheval et représente la force de l'adversaire. Tàn Mǎ est une garde qui permet de jauger l'habileté du partenaire. Elle a pour but de l'inviter à attaquer. Une fois cette garde maîtrisée, elle devient la base de départ pour la réalisation de nombreuses techniques et donne la possibilité de réagir rapidement selon les circonstances. Jugeant les capacités du partenaire, je peux avancer pour attaquer ou bien effectuer un retrait rapide. Dans les deux cas, si une attaque rapide survient, il est possible ensuite de contre-attaquer puissamment avec un minimum de force. Le mieux est de mettre fin au combat par une attaque de poing courte.

R.H. Une fois encore il s'agit d'une position de provocation, comme les deux précédentes, non pas d'une véritable séquence de combat...



Dân Biên n'est pas un coup de fouet du poignet avec une frappe de la paume. Cette position fait intervenir un grand mouvement fouetté de tout le bras partant de l'épaule. €< Au f) signifie attaque avec le pied en position contraire par opposition à « Shùn » voulant dire attaque correspondant au pied avancé. Tout en évaluant la distance de la main gauche, j'avance d'un pas en maintenant le bras droit tendu vers l'arrière avec la main ouverte, la sensation (de force) concentrée dans la paume avec l'intention de frapper. Si je poursuis par une attaque en coup de pied sauté au visage, il devient alors difficile pour l'adversaire de se protéger d'attaques latérales. Je continue l'offensive par une série de coups de poing au niveau supérieur. De plus, il est dit que si on enchaîne avec une attaque du tranchant de la main vers le bas (Pishou) suivie d'une attaque remontante (jieda), on peut vaincre un adversaire ayant la force d'une montagne ou un expert possédant une technique exceptionnelle.

R.H. On peut voir ici une première application effective pour le combat avec l'accent très nettement mis sur le « sentiment de la distance » (jap.: Ma-ai).

Décoder les traces laissées....

(Cette réflexion de Shihan Habersetzer a paru en introduction à la seconde partie de son étude sur « Les 32 formes de l'Empereur Song Taizu » dans le magazine « Art et Combat » N°5 de cet été. Elle peut être largement étendue à d'autres sujets sur lesquels peuvent s'interroger les pratiquants d'arts martiaux traditionnels).

Et si une importante part (pour ne pas dire la plus importante... ?) de l'idée que nous avons aujourd'hui des arts martiaux dits « traditionnels », et par conséquent de toutes ces spéculations que nous développons à leur sujet, venait d'un défaut d'appréciation de ce qui a été transmis jusqu'à nous...? Cette interrogation m'a submergé alors que je passais en revue, une fois encore, les 32 postures attribuées à l'Empereur Song Taizu. Et, comme je crois qu'elle mérite d'être posée, c'est bien en introduction à ce que nous faisons remonter ici d'un très lointain passé qu'il convient de le faire.

Dans notre culture contemporaine, nous avons, pour le moins, fortement tendance à mesurer le monde d'antan à l'aune de ce que nous en percevons aujourd'hui (et pouvons percevoir dans notre environnement, mode de pensée, etc..). Parce que de procéder ainsi nous arrange... Nous voulons « lire » le passé avec les outils d'analyse dont peut disposer une pensée actuelle. En nous basant sur des critères qui n'ont plus forcément, du moins dans leur totalité, cours aujourd'hui. Ceci est un phénomène général, et normal, que soulignent les historiens. Il en a toujours été ainsi... et dans tous les domaines (ainsi ces cathédrales que nous admirons pour le dépouillement de leurs pierres, alors que celles-ci étaient à l'origine rehaussées de peintures vives !).

Concernant notre vision du passé de cet Extrême-Orient qui nous passionne, que pouvons-nous vraiment dire, et croire, de tous ces hommes des siècles passés, Samouraï, Ronin, experts, Sifu et maîtres de toutes sortes ? Qu'advierait-il d'eux s'ils étaient brutalement ressuscités au début de ce siècle ? Quel regard porteraient-ils sur nos recherches dans la science du combat ? Et à l'inverse, si nous pouvions nous télétransporter à quelques siècles de là, comment verrions nous évoluer, penser et agir dans leurs temps, ces hommes que nous sommes portés à aduler aujourd'hui ? Ne regretterions-nous pas, souvent, le « détour »...? Car baignaient-ils dans les mêmes problèmes, étaient-ils confrontés aux mêmes tentations, aspirations, possibilités ? Comment ces héros du temps passé auraient-ils réagi à cette brutale transfusion de « modernité » ? Etaient-ils si différents de nous, pour résister à tout ce que nous pourrions leur proposer, suggérer, apprendre aujourd'hui... ? Les moyens fournis au combattant d'antan dans un environnement différent pouvaient-ils être les mêmes que ceux dont il disposerait aujourd'hui ? Dans un contexte sans cesse changeant ?

Où, par exemple, un seul individu, pratiquement sans entraînement, est capable, tant l'arme mise à sa disposition peut être « de destruction massive », de réaliser un désastre humain incomparablement supérieur à « l'efficacité » en combat du meilleur des experts de boxe chinoise ou d'art martial japonais (on n'est pas au cinéma...) ? On dira que l'esprit est essentiel dans le combat. Certes. Mais je dirais plutôt que l'esprit sans appui de la technique (donc du matériel) n'a jamais suffi. Oui, je sais, il y a ces légendes, belles et tenaces... Et encore ceci : combien d'experts japonais ou chinois n'ont-ils semé le doute auprès de pratiquants qui les suivaient en confiance en glissant un jour ou l'autre dans leur discours que ces derniers avaient beau progresser, ils ne pourraient, finalement, avoir complètement accès à l'essence Budo ou Wushu tout simplement parce que... les langues japonaises et chinoises ne leur permettaient que des traductions approximatives de concepts qui ne pouvaient que leur échapper dans toute leur dimension de culture « locale »... (ce qui, soit dit en passant, est une curieuse manière de récompenser la confiance qu'on avait pu mettre en eux). Puisque les façons de « dire » sont différentes, dès le départ, que dire alors des façons de « faire » sur l'axe du temps et en fonction des réalités géographiques... ? Il ne faut jamais, en rien, écarter l'importance du contexte d'apparition et de développement... Il y a bien un déterminisme de temps et d'espace.

Je voulais simplement poser ici une question fondamentale pour nos credo actuels, nos parti-pris, nos oppositions, nos visions différentes, dès lors que nous entamons le débat « arts martiaux ». Est-ce être iconoclaste rien que de la poser ? Revisiter l'Histoire, avec un esprit libre et ouvert, est le plus souvent source d'étonnements (signe de jeunesse...) et de sévères remises en question (preuve d'honnêteté intellectuelle...). Je l'ai si souvent fait, en tant qu'enseignant d'Histoire pendant 40 ans, que j'ai ma petite idée là-dessus... Bien entendu, il ne s'agit ni de schématiser, ni de simplifier. Mais relativiser, avec prudence, serait déjà bien... Attention aux « faux bunkai » ! Attention à vouloir à toute force faire entrer aujourd'hui quelque chose dans un cadre conçu à et pour une époque où il était, en toute bonne foi sans doute, impensable que ce cadre put un jour s'avérer trop petit. Cela est vrai pour la « boxe de l'empereur Song Taizu » comme pour tout le reste. C'est pourquoi je voulais le souligner avant que ne soit entamée dans les pages suivantes cette seconde partie de son étude. Mais, une fois de plus, je concède très volontiers que cette vision des choses n'engage que moi. Si elle peut cependant déranger quelque part, interpellé quelques certitudes, voire outrer quelques autismes pathétiques, je dirais plutôt « tant mieux » que « tant pis », car certains rendez-vous essentiels de l'art « martial » avec l'Histoire sont à ce prix... Ce n'est qu'ainsi qu'il survivra... « utile ».

Voici donc les 16 dernières postures du « Canon de la Boxe » du général Qi Jiguang. Chacun pourra en avoir sa propre vision. Assumer son propre choix d'interprétation. En cette matière, le panel du décodage possible est bien plus large que ce que suggèrent quelques dessins de simple facture. Il faut agir avec prudence et raison. Je crois quant à moi que l'essentiel est que ces techniques lointaines soient conservées telles quelles, dans leur écrin d'origine... « brut de décoffrage » ! En prenant soin de ne rien abîmer définitivement par des conclusions hâtives et peut-être commodes, simplement parce qu'on a rapidement vu sans avoir su regarder. Ce sont des fondamentaux... Le général ne dit-il pas clairement dans son introduction : « Il faut d'abord se familiariser avec les 32 formes avant d'avoir accès aux 8 méthodes (de combat), comme il faut d'abord savoir correctement seller son cheval avant d'apprendre à galoper » ? Juste une mise en une selle, donc... Juste les gammes, avant de pouvoir jouer la vraie musique...

Et, voici également, en rappel, ce vieux proverbe de l'Okinawa-te : « Le Kata est fixé, la technique est fixée, mais si vous ne connaissez pas la manière de changer la technique, rien n'est utilisable » ...

Ou encore cette mise en garde du célèbre Maître de Kyudo, Anzawa Heijiro (1887-1970) : « Celui qui se polarise sur la technique perd la Voie » ...

Les « vrais » maîtres de la Tradition, si souvent citée à tort et à travers, pouvaient-ils être plus clairs dans leur message... ? Pourquoi donc la très grande majorité des pratiquants « traditionalistes » actuels ne veulent-ils pas le comprendre... ? Que craignent-ils... ?

(Cités dans « Tengu, ma voie martiale », de R. Habersetzer, Amphora 2007, un ouvrage qui ouvre de larges pistes de réflexion sur la question, et propose une évolution nécessaire à la survie de « l'art » véritablement « martial »...)

Roland Habersetzer